

MICHEL
COULOMBE

MÉCHANTS
PATRONS!

Stanké

MICHEL
COULOMBE

MÉCHANTS
PATRONS!

Stanké

Une société de Québecor Média

L'autre camp

Luc avait mal dormi. Cela n'avait rien d'exceptionnel. Depuis quelque temps, il passait ses nuits à refaire le monde. Sa vie. Autant l'avouer, au final, il obtenait plus ou moins les mêmes résultats que l'ONU. Tout était à recommencer le lendemain.

9

Cette fois du moins il savait ce qui avait troublé sa nuit. Il n'avait cessé de penser à ce qui l'attendait ce soir-là. Au courage dont il devrait faire preuve pour prendre la parole. Ce qu'il avait à dire risquait de l'éloigner à jamais de ses amis. Or Luc aimait qu'on l'aime.

Au moment de refermer la porte derrière lui, il avait mis la main dans la poche de son pantalon pour s'assurer que les deux billets s'y trouvaient. Leur présence l'avait rassuré. L'argent l'avait toujours apaisé.

Comme à son habitude, Henri l'avait accueilli avec effusion. On aurait pu croire qu'il ouvrait la porte à un frère porté disparu depuis la Seconde Guerre mondiale. Henri n'avait jamais été un tiède. Martine, beaucoup moins

prévisible, avait scruté Luc de la tête aux pieds avant de lui demander, sourire en coin, quelle mouche l'avait piqué. Fallait-il être fou pour s'habiller en noir par une chaleur aussi accablante ! Et puis pourquoi faisait-il cette tête d'enterrement ?

10 Luc s'était bien gardé de répondre. S'il avait dû soutenir le regard de son amie, il aurait certainement craqué. Il aurait vidé son sac et quitté les lieux séance tenante, sans demander son reste. Heureusement, Gilles et Jérémie lui avaient sauvé la mise. Le père et le fils comptaient sur lui pour trancher au sujet du nouvel entraîneur d'une équipe de football. Un visionnaire, selon le paternel. Un incompetent qui finirait par végéter sur les sièges du Sénat, à en croire son fils aîné. Ignorant leurs moqueries, Luc, habitué à ce qu'ils le qualifient d'amatueur de hockey et de joueur de pétanque, était passé à la cuisine. Sylvie y battait des œufs en chantonnant. Quoi qu'elle fasse, Sylvie chantonnait, et si elle ne le faisait pas, c'était tout comme. On avait quand même l'impression de l'entendre fredonner.

Profitant de ce qu'elle lui tournait le dos, Luc avait ouvert la porte du réfrigérateur pour y glisser une bouteille de champagne. Au moment de se pencher pour la coincer derrière une montagne de légumes certifiés bio, il avait surpris un moment d'intimité fugace entre Jeanne et Louis. Trois fois rien. Un sourire. Un regard attendri. L'impression que l'air était saturé de phéromones. Bien qu'on

ait soupçonné le début de quelque sentiment entre eux, sentiment que l'on se gardait de qualifier, le sujet n'avait jamais été abordé. Peut-être parce que Louis était marié et que Jeanne ne l'était pas. Luc avait fixé les radis équitables et compté jusqu'à vingt. Quand il s'était décidé à refermer la porte du frigo, Jeanne et Louis avaient disparu. Soulagement.

Henri, Martine, Gilles, Jérémie, Sylvie, Jeanne, Louis, Luc. Tout le monde était là. Du moins, le noyau dur.

On ne s'entendait pas sur le jour exact où avait eu lieu la première réunion du groupe. Tout au plus convenait-on que cela remontait à un peu plus de trois ans. Quatre, selon certains. Ces derniers temps, on profitait de l'heure de l'apéritif pour faire allusion aux origines de ces rencontres amicales et leur conférer une aura de mystère.

11

Martine tentait de rallier ses amis à sa version. Sous perfusion radiophonique permanente, accompagnement sonore sans lequel elle ne parvenait pas à se concentrer sur son travail, elle jurait que le déclencheur avait été la chronique d'un journaliste au goût du jour. Si l'on en croyait son insatiable appétit médiatique, il parlait plus souvent de ses enfants qu'il ne les voyait. L'homme de toutes les tribunes se référait à un livre dont il semblait avoir parcouru la table des matières et les têtes de chapitres en marchant de sa voiture au studio. Au dire de Martine, qui admirait son sens de la formule autant qu'elle enviait ses revenus, il n'en

demeurait pas moins éloquent. Bref, elle le trouvait beau, aussi n'avait-il aucun défaut.

L'auteur, cité de manière approximative, avait enquêté sur les causes de suicide en milieu de travail, abordant dans la foulée des sujets aussi divers que le traumatisme psychique, l'intimidation, l'incompétence chronique, la démobilisation et la gestion des conflits. Selon Martine, ce serait une discussion animée autour des conclusions apparemment inquiétantes de cette enquête qui aurait mené à la création du groupe. À l'appui de son affirmation, elle avait fait la description minutieuse de ce que chacun portait par ce bel après-midi d'automne. Elle avait ce qu'on pouvait appeler un don, une mémoire photographique exceptionnelle qui s'appliquait exclusivement aux vêtements. Elle pouvait, même des années plus tard, décrire leur coupe et leur couleur et dire s'ils étaient griffés. En revanche, quand l'envie lui prenait de renouveler sa garde-robe, elle n'avait qu'une vague idée des ressources à sa disposition.

Henri, qui se nourrissait de polémiques et de face-à-face, affrontements musclés dont il ne gardait aucune amertume – il n'était pas rancunier –, proposait une tout autre explication. À la fin de son mandat dans une firme d'ingénierie, il avait invité quelques amis à la maison afin de partager un repas auquel il n'avait pas touché. Un projet éthylique insensé mobilisait toute son énergie. Lui seul semblait saisir la logique de ce déraisonnable inventaire des

alcools. Il avait rangé au placard ses bonnes manières, parlant autant qu'il buvait, incapable dans un cas comme dans l'autre d'endiguer le débordement.

Par amitié, on n'avait jamais fait allusion à ces confessions sous influence. Bien qu'Henri ait perdu le fil de ce qu'il racontait entre la sambuca et l'armagnac, Luc avait compris qu'il y avait quelque chose de pourri au royaume des ingénieurs. Il avait fallu l'aide de Sylvie, qui n'avait pas vu son frère dans cet état depuis l'adolescence, pour conduire le buveur jusqu'à son lit. Et pourtant, il jurait que c'était bel et bien là, au milieu de ce qui restait pour lui un grand moment de partage, que l'idée avait pris forme.

13

Le groupe se rencontrait sept ou huit fois par an, parfois le lundi, à l'occasion le jeudi, jamais la fin de semaine, au gré des emplois du temps. Chacun recevait à tour de rôle. Luc avait lui-même accueilli la petite assemblée à deux occasions.

Tous s'entendaient pour dire que le sujet, l'unique inscrit à l'ordre du jour - les relations de travail -, était inépuisable. Néanmoins, on ne l'abordait jamais avant le dessert. On prenait d'abord un verre et des nouvelles, on se faisait l'écho des on-dit et des racontars, on partageait de l'information utile avec une insouciance feinte, on causait voyages, économie, cuisine et sport. On échangeait des noms d'hôtels à Cuba et des mots d'enfants. Puis, devant un plateau de fromages et un

café, sans qu'il y ait besoin d'un signal, le ton changeait. L'hôte de la soirée prenait la parole. Aussitôt, l'écoute devenait exemplaire. Chacun savait ce que cela pouvait remuer.

Parfois, ils étaient six au rendez-vous, parfois une dizaine. Au fil des repas, on avait vu passer près d'une trentaine de personnes, certaines ne s'invitant qu'une fois, attirées par la rumeur, soucieuses d'être vues, d'autres participant de manière épisodique. Puis il y avait eu ce soir où, sans prévenir, quelques habitués s'étaient présentés avec un invité. On s'était retrouvé à vingt autour d'une table encombrée. Refroidies, quelques recrues n'étaient pas revenues. Elles ne sauraient jamais, sinon par ouï-dire, à quoi ressemblaient ces soirées qu'un halo de mystère rendait encore plus attrayantes.

Dorénavant, chacun annoncerait ses invités.

En fait, il n'y avait qu'une règle d'entrée, tacite et pourtant incontestable : ces soirées étaient réservées aux travailleurs autonomes. La définition de ce statut ne faisait pas l'unanimité. Les purs et durs, en nette minorité, ne reconnaissaient que le travail à distance. Leur aurait-on donné raison que ces rencontres auraient manqué de piquant. D'autres considéraient qu'un authentique pigiste devait, en tout temps, avoir plus d'un employeur. Idéalement plus de cinq. D'autres enfin, Luc était du nombre, mettaient de l'avant la mobilité et la précarité. Trois mois dans une entreprise, cinq mois ailleurs, des semaines sans travailler.

Dans sa grande sagesse, le groupe avait opté pour une approche inclusive.

Luc appréciait plus que tout ces quelques minutes avant le repas où tout le monde s'activait. Ce soir-là, comme souvent, on aurait pu croire que les tâches avaient été préalablement réparties tant la mécanique paraissait bien huilée. Jérémie dressait la table avec l'application d'un premier de classe. Martine, à la recherche d'un plat de service convenable, fouillait les armoires, juchée sur un tabouret. Louis préparait la vinaigrette en y plongeant régulièrement un doigt pour vérifier s'il fallait y ajouter un peu de moutarde ou de l'ail. Sylvie et Henri paraissaient s'inquiéter de la cuisson du carré d'agneau et des légumes comme s'il s'agissait d'une affaire d'État. Et Jeanne faisait disparaître tout ce qui traînait dans le lave-vaisselle tandis que Gilles, indifférent à l'agitation de la ruche, dissertait au sujet de la culture des asperges en les alignant dans une assiette.

15

Luc, lui, ne faisait rien. Rien, sinon les regarder, silencieux et admiratif. Il regrettait déjà ce qu'il allait bientôt leur dire. Mais avait-il le choix ?

D'ailleurs, le moment était venu. C'était maintenant ou jamais. Du moins était-ce ce qu'il se disait quand on avait frappé à la porte. Mais pouvait-on vraiment dire que l'on avait frappé ? Cette expression convenue décrivait mal le martèlement brutal qui avait pris tout le monde par surprise. Une horde de Huns

cherchant à enfoncer la porte à coups de bélier n'aurait pas produit un son différent. Henri n'avait pas eu besoin d'ouvrir. L'intrus avait fait irruption dans la pièce. Le moment magique s'était aussitôt envolé.

D'une certaine façon, Levon avait réussi son entrée. Il les regardait maintenant avec cette fausse assurance qui ne trompait personne et qui exaspérait tout le monde. Pouvait-il ignorer à quel point on le détestait ? Le manque absolu d'éthique et les mensonges répétés dont il avait fait ses spécialités lui avaient valu une ascension rapide et un surnom, Monopolevon, qui résumait bien le sentiment général. Son style, cette façon qu'il avait de casser les prix et de fabriquer des réputations impossibles à ceux qui entravaient sa route, en irritait plusieurs. Alors que faisait-il chez Henri ? Qu'espérait-il gagner à se présenter en terrain hostile ?

Sorti de nulle part, ce Kevin de banlieue s'était doté d'un prénom exotique. On ne saurait jamais pourquoi il avait préféré Levon à Boris, Pavel, Dimitri ou Rowan, ni comment il s'y était pris pour créer de toutes pièces cette version jeans et kangourou d'un impitoyable Wisigoth. Habile manipulateur, le faux Levon assassinait les initiatives de ses concurrents, se présentait comme libre et indépendant même quand il cirait les chaussures des patrons de grandes entreprises et se donnait des titres de gloire invérifiables. Et pourtant, on continuait de papillonner autour de ce jeune de trente-cinq ans couvert de diplômes imaginaires. Ne jamais

sous-estimer la crainte instinctive qu'inspirent les Wisigoths.

À peine Kevin, dit Levon, était-il entré dans la cuisine, brandissant une bouteille de vin dont il avait aussitôt révélé le prix, exorbitant - selon ce qu'il laissait entendre -, à peine avait-il prononcé une des phrases vides qui le caractérisaient, dans un franglais imbuvable qui devait témoigner de sa modernité (« *Finally, gang, me v'là! Party time!* »), que Jeanne, victime récente de l'une de ses campagnes de dénigrement, avait poussé un long hurlement, assez pour convaincre les plus sceptiques de l'existence des vampires et des loups-garous. En définitive, ce cri viscéral convenait parfaitement à la situation. À sa façon, Levon se nourrissait du sang des autres. Comment osait-il la traquer jusque-là, chez ses amis, en se présentant comme l'un des leurs?

17

Sans réfléchir davantage, sans lui laisser la possibilité de plaider sa cause, Jeanne lui avait lancé à la figure le premier objet à sa portée. Manque de chance, il s'agissait d'un plat de sauce piquante. Le mythomane disait rarement la vérité et bien malin qui pouvait s'y retrouver parmi ses mensonges. Le piment fort lui avait tiré un élan de sincérité aussi inhabituel que rafraîchissant. Même Jeanne avait dû convenir de l'authenticité indiscutable de son cri de douleur.

Loin de s'apitoyer sur le sort de l'indésirable, Jérémie l'avait filmé au moment où il reculait, cornée en feu, sous les moqueries de

Jeanne, qui avait poussé l'audace jusqu'à lui lancer un jovial « Bye bye, Kevin ! ». Aussi téméraire que le capitaine Haddock, aussi impitoyable que Bachar el-Assad, aussi incontrôlable que Fabrice Luchini devant un parterre de journalistes, Henri avait chassé le trouble-fête en le couvrant d'insultes. On l'avait ovationné. L'heure n'était pas au repentir !

Tous les regards s'étaient alors tournés vers Jeanne. Visiblement, le yoga et la méditation n'avaient pas, du moins pas encore, l'effet apaisant qu'elle leur prêtait. Il lui restait beaucoup à apprendre du cobra, du guerrier et de la chandelle. Elle n'avait exprimé qu'un regret, la disparition de cette coutume du Far West qui consistait à couvrir les bandits de grand chemin de goudron et de plumes avant de les reconduire, humiliés et poisseux, à la frontière de la ville. C'était, selon elle, l'âge d'or de l'humanité.

En apparence, les membres du groupe, de générations et d'horizons différents, n'avaient rien en commun. Traductrice expérimentée, Martine avait eu une douzaine d'amants, possédé quatre voitures, habité trois maisons et deux appartements et travaillé pour soixante-cinq employeurs, bientôt soixante-six. Gilles était farouchement monogame, Jeanne ne savait pas conduire, Henri changeait d'appartement tous les deux ans, Louis avait eu d'innombrables maîtresses et Jérémie rêvait de posséder une Alfa Romeo avant ses quarante ans. Quant à Sylvie, pour qui seul comptait le bonheur de sa famille, elle n'accordait aucune

importance aux biens matériels. Au-delà de ces différences, tous partageaient la même situation professionnelle. Profusion ? Dispersion ? Instabilité ? Allez savoir ! Au sein du groupe, on ne portait pas ce type de jugement. Tous aimaient leur profession, et s'il leur était arrivé d'en avoir assez d'un conjoint, de leur belle-famille, des voisins tonitruants ou de l'hiver, jamais ils n'avaient songé à faire autre chose.

Luc ne différait pas de ses amis. Il avait depuis longtemps renoncé à dresser une liste exhaustive des employeurs pour lesquels il avait travaillé. Avec le temps, il aimait un peu moins les femmes, un peu plus l'argent. Aussi parlait-il de moins en moins de ses amours, de plus en plus du pouvoir d'achat qui faisait de lui, croyait-il, un homme respectable.

19

Au cours de ces soirées, Luc, comme les autres, s'était autorisé, sans crainte de représailles, sans risque d'être qualifié de pisse-vinaigre ou de paranoïaque, à parler librement de ses pires expériences de travail. Certains le faisaient comme on se livre à un exorcisme et on aurait été peu étonné de voir leur tête pivoter à trois cent soixante degrés ou de les entendre proférer d'obscures insultes en serbo-croate. D'autres, moins tourmentés, voyaient là un exercice de style libérateur dont ils s'acquittaient avec panache. Luc, l'un des plus sérieux de la bande, faisait de cette prise de parole un devoir citoyen, l'occasion de prévenir d'éventuelles victimes des dangers qui les guettaient. Là-bas. En terrain miné. Sur le marché du travail. Aussi le

ton des soirées variait-il : s'il arrivait que l'on rentre chez soi fâché, la dérision balayait parfois tout sur son passage et laissait les participants dans un état euphorique.

N'empêche, au bout de quelques mois, le portrait d'ensemble qui se dégageait du récit de ces expériences désastreuses était devenu accablant. On avait alors ressenti le besoin de consacrer une soirée entière à la pensée positive. Pendant plus de deux heures, le groupe avait partagé ses souvenirs de rencontres fondatrices et de mandats enrichissants auprès de patrons éclairés dans des climats de travail harmonieux. L'exercice avait été salutaire : on avait pu reprendre les échanges là où on les avait laissés, l'âme en paix.

20

Les relations de travail constituaient un sujet de conversation inépuisable. La perspective du travailleur isolé et non syndiqué y ajoutait du piquant. Tous ceux qui avaient fréquenté le cercle savaient ce qu'il en coûtait d'attendre des semaines, sinon des mois, des chèques mystérieusement disparus dans la poste. Tous s'étaient demandé si la précarité d'emploi les protégeait des virus, rhumes, gripes, migraines, tendinites et pneumonies qui affligeaient tant d'employés bardés d'avantages sociaux ou s'il fallait une constitution de fer pour accepter de travailler sans filet ni congés de maladie. Tous avaient été abandonnés sans préavis par des employeurs capricieux après s'être fait promettre mer et monde ou avaient été contraints d'accepter un calendrier de

production irréaliste parce que d'autres avant eux n'avaient pas respecté leurs engagements. Tous avaient sacrifié ou reporté des vacances aux calendes grecques pour ne pas rater un contrat et s'en étaient amèrement mordu les doigts. Tous avaient appris à se méfier de collègues hypocrites qui les bombardaient de questions en vue de leur couper l'herbe sous le pied. À un moment ou à un autre, façonnés par ces facteurs de risque, tous étaient apparus plus ou moins équilibrés aux yeux de leur entourage.

En d'autres lieux, différents sujets de conversation provoquaient aussi leur lot d'étincelles, que ce soit les rapports tendus entre propriétaires et locataires ou les aléas de la vie conjugale. Dans tous les cas, la règle était simple. Sans égard aux arguments de son interlocuteur, chacun devait prouver qu'il était la vraie, l'unique, l'authentique victime. L'incompris. Le reste importait peu.

À ce titre, Luc gardait un souvenir pénible d'une soirée en compagnie de ses deux frères du temps où, plus soucieux de faire des économies que de sauver la planète, il circulait toujours à vélo. S'il lui était arrivé, excédé, de maudire les portières assassines et les effets collatéraux des conversations téléphoniques au volant, il y avait renoncé après que son frère aîné, dont la compassion se limitait aux soubresauts du NASDAQ, lui eut servi un témoignage exceptionnellement réactionnaire.

Luc avait-il seulement idée du temps qu'il mettait à trouver un stationnement depuis

l'ouverture de cette damnée piste cyclable? La veille encore, il avait vu un criminel sur deux roues escamoter un arrêt! Lui avait-on passé les menottes? avait renchéri le cadet, qui avait le profil d'un shérif gavé d'anabolisants. Non, bien sûr que non! Lui avait-on donné une contravention? avait ajouté le plus vieux, irrité par le laxisme déconcertant des forces policières. L'avait-on invité à repenser ses comportements délinquants au frais? Lui avait-on imposé de salutaires travaux communautaires? Non! Au nom de quelle théorie fumeuse laissait-on ce bataillon de pseudo-écolos bien-pensants compromettre, en toute impunité, la sécurité de leurs concitoyens? Luc avait subi sans rouspéter l'avalanche de reproches fraternels mais n'avait plus parlé à ses frères pendant des mois.

« Écoutez-moi, comprenez-moi, plaignez-moi! » semblait dire chacun. Moi, moi, toujours moi... Tant de conversations pouvaient se résumer à ce seul mot. Pour se protéger de la trop évidente détresse d'une connaissance croisée sur le trottoir, on racontait en long et en large les derniers rebondissements d'une série télé sans intérêt ou l'on commentait le repêchage d'un multimillionnaire du hockey par un club haï. La transaction n'intéressait jusque-là que son agent et les déménageurs.

Afin d'éviter un sujet délicat - congédiement, avortement, séparation -, certains improvisaient un monologue jovial qui renvoyait l'image d'un bonheur conjugal hors de l'ordinaire ou d'une réussite exceptionnelle. Pour

ne pas être avalé par le malheur des autres, trou noir affolant, on s'étourdissait de superlatifs. Vous travaillez fort ? Je suis complètement débordé, tellement, pour tout dire, que j'en viens à me demander s'il existe un mot pour traduire ma dure réalité. Vous dites que ça ne va pas ? Sachez que tout en haut de la pyramide des malheurs il y a le mien, insondable, terrifiant, référentiel.

Une telle conversation se répétait à l'infini. Ma piscine, mon beau-père, mes enfants, ma voiture, mon cancer. Moi. Moi. Moi. Chacun érigeait de son mieux sa Grande Muraille pour éviter la contamination et les remises en question. À qui aurait-on pu en vouloir ?

L'égoïsme ambiant contribuait certainement au succès de ces soirées où l'on échappait au chacun pour soi et aux dialogues de sourds. Ce genre d'occasion se faisait de plus en plus rare.

À la fin d'un repas particulièrement joyeux au cours duquel il s'était demandé s'il était le seul à remarquer les caresses furtives qu'échangeaient Jeanne et Louis chaque fois que l'un d'eux s'emparait du moulin à poivre ou touillait la salade, Luc avait cru voir une ouverture. Au moment où il s'était levé pour réclamer l'attention de ses amis, Louis lui avait demandé de resservir du vin : finies les cachotteries, il souhaitait porter un toast à Jeanne, la femme de sa vie. Devançant les objections, le Casanova des travailleurs indépendants avait annoncé son intention de divorcer afin de fonder,

bientôt, une nouvelle famille. Même s'il n'en croyait rien, Luc avait levé son verre aux amoureux. L'amitié avait ses lois.

Lorsqu'on était passé au salon, Luc avait pris Henri de vitesse. Feignant la légèreté et la bonne humeur, il avait sorti le champagne, rempli les verres et fait cul sec. Nul besoin d'ajouter quoi que ce soit. Sa mise en scène maladroite avait parlé à sa place. Heureusement d'ailleurs, car il s'en sentait incapable. Tous avaient compris qu'il avait obtenu la vice-présidence au développement des affaires d'une boîte du secteur des nouvelles technologies qu'il convoitait sans trop y croire depuis quelques semaines. Il avait étiré les poignées de mains et prolongé les embrassades, baissant les yeux quand il avait salué Jérémie, brutalement congédié par l'entreprise l'année précédente. Puis il était parti sans un mot.

Luc appartenait désormais, il le savait, à un autre monde. L'autre camp.

Il s'ennuierait de ses amis, notamment de ces gestes qui lui étaient devenus si familiers. Le sérieux avec lequel Sylvie alignait les objets quand le désordre ambiant lui paraissait insupportable. La façon dont Jeanne nouait ses cheveux lorsqu'elle devait aborder un sujet sérieux. La délicatesse avec laquelle Martine effaçait le faux pli d'une veste ou d'un chemisier. La jeunesse contagieuse de Gilles dès qu'il mettait les pieds dans une cuisine. La concentration d'Henri quand il démontait un grille-pain ou un téléviseur, les yeux plissés, une vis

entre les dents. Cette manie qu'avait Louis de lire le journal, un stylo rouge à la main, à l'affût des fautes d'orthographe et des phrases maladroites. Le plaisir évident que prenait Jérémie à observer sa silhouette juvénile chaque fois qu'il passait devant un miroir. Tout cela allait lui manquer.

Comment aurait-il réagi s'il avait deviné la pensée qui traversait l'esprit de ses amis au moment où il refermait la porte derrière lui : « Pourvu que je ne travaille jamais avec lui ! » ? Non pas que Luc soit infréquentable. Bien au contraire.

L'avenir allait donner raison aux plus méfiants...

Roman satirique qui explore le milieu du travail et ses travers, *Méchants patrons!* relate avec humour les pires expériences professionnelles d'un groupe de travailleurs autonomes, qui se réunit régulièrement pour partager ses mésaventures.

Le lecteur suit les amours chaotiques de Jeanne et Louis et la compétition entre Gilles et Henri, tout en s'immisçant dans l'univers professionnel rocambolesque de chacun des membres du groupe. Ainsi, Jeanne évoque la chute d'un président qui n'a pas su répondre correctement à la question, pourtant toute simple, d'un journaliste, tandis que Gilles lève le voile sur sa difficile collaboration avec un patron dont la consommation d'alcool pose un sérieux problème à ses employés. Quant à Luc, il découvre l'envers de la médaille lorsqu'il devient lui-même chef d'entreprise...

Michel Coulombe est actif dans le secteur du cinéma depuis le début des années 1980. Il dirige notamment les *Rendez-vous du cinéma québécois* puis fait la promotion du court métrage à la tête de *Silence, on court!* Coauteur du *Dictionnaire du cinéma québécois*, il est présent à la radio et à la télévision depuis une vingtaine d'années. Il est l'auteur d'un documentaire intitulé *Octos dynamos*.



Groupe
Livre
Québecor Média

ISBN 978-2-7604-1133-3

